

Si parmi tous nos agissements, l'un d'entre eux incarne cette absence spécifique en nous, la guerre s'avère à ce propos le plus significatif, car se dégage de celle-ci une sorte de manque dépourvu, par définition, de la moindre rationalité.

Bien sûr, si vous vous arrêtez aux pseudos bonnes raisons des belligérants, vous bénéficierez de quoi, a priori, comprendre ce qui les oppose à ce point ; par contre, si vous allez au-delà de leurs motivations réciproques, ressemblant davantage à de mauvaises excuses, si vous tentez non pas d'analyser ce qui leur vaut de s'entretuer, mais la guerre elle-même, de facto vous apparaîtra un contexte tellement incohérent qu'il vous amènera à le juger comme absurde.

Ce que je vais prétendre paraîtra à beaucoup foncièrement simpliste, mais nos conflits s'avèrent tellement coûteux que renoncer à se battre devient, par répercussion, l'initiative la plus rentable qui soit, et pourtant nous continuons, si nous nous calons en guise d'estimation à ce même distinguo, à bien plus investir dans la guerre que nous ne consentons à investir dans la paix.

Évidemment, à ce sujet existe un raccourci, en guise d'explication, usant de ces sempiternelles notions de bien et de mal, et disant de nous que nous sommes

simplement des êtres pouvant, à partir de leurs propres jugements de surcroît, se considérer comme mauvais.

Déjà se dégage de cette interprétation une invraisemblance : si nous rechignons à nous dire bons, pour ne pas nous vouloir à ce niveau juges et parties, nous ne pouvons pas tout autant, pour de mêmes raisons, nous dire mauvais.

Souvent je prétends à ceux qui me côtoient, lorsqu'ils font preuve à l'égard de la race qui est la nôtre d'une sévérité excessive, qu'il n'est pas simple d'être ce que nous sommes ; comme je l'ai déjà précisé, nous n'avons pas débarqué en ce monde accompagnés d'un mode d'emploi qui nous aurait ainsi indiqué quoi faire de nous-mêmes.

Ainsi, dans la vie de tous les jours, il est plutôt mal-venu d'accuser de tous les maux celui ayant fait preuve de maladresse, même s'il le fait exprès, pour admettre que se vouloir volontairement contre-productif à ce point, jusqu'à céder à une forme de b lourdisse — dans ce cas explicitement consciente — traduit une incapacité plus conséquente encore que celle de celui qui, naturellement, sans forcer le trait à ce propos, n'y arrive pas.

Mes détracteurs prétendront que j'exagère, qu'au regard des chiffres que nous possédons à ce propos, nous ne consacrons pas plus de moyens pour développer nos armes que pour permettre des dispositifs plus aimables.

Forcément, si vous vous arrêtez à ce nécessaire que la guerre exige, l'allusion n'est pas fausse ; mais la guerre ne se remarque pas entre nous seulement par l'usage de canons et autres chars interposés, et génère au final deux industries : l'une ayant tendance à nous causer des torts de tous genres, et l'autre à réparer, plus ou moins, ces mêmes malfaçons.

Car cette guerre, sous cette forme généralisée, puise sa source en chacun d'entre nous ; dit autrement, nous nous regardons de travers, pour ne pas savoir à nouveau quoi faire de nous, tout en nous sentant dans la nécessité de ne pas nous laisser en friche, cette obligation nous conduisant, en quasi-permanence, à n'apprendre que de nos erreurs.